

—Sur quoi fondez-vous votre diagnostic ? A quoi reconnaissez-vous que cet adolescent est atteint d'anémie ?

—Tout d'abord à son teint. Ce visage pâle, ces joues d'un ton d'ivoire, ces lèvres décolorées, sont des symptômes auxquels, avec un peu d'expérience, il est impossible de se tromper. Ce jeune homme a beaucoup travaillé déjà et, sans le moindre doute, il travaille encore au delà de ses forces... Il se surmène. Le péril est là... et ce péril est grave... très grave... A la place du père, je tremblerais... Mais le père, probablement, ne voit rien.

Tout le sang de Raymond se glaça dans ses veines.

Pendant quelques secondes le malheureux fut au moment de défaillir, mais il eut l'énergie de prendre sur lui-même et de se reconquérir assez vite pour que Paul ne s'aperçut pas de son trouble.

De nouveau, il écouta :

—Et cependant, continuait le docteur, si menaçante que soit la situation, j'ai la ferme confiance, j'ai la certitude absolue qu'il me suffirait de quatre mois pour rendre à ce jeune homme la santé, pour faire circuler un sang riche et généreux dans ces veines appauvries, pour mettre du rose sur ces joues blêmes et de l'incarnat sur ces lèvres blanches ! pour produire un miracle enfin, car raviver cette lampe qui s'éteint faute d'huile, pour tout autre que moi serait chose presque impossible !...

Raymond, brusquement, quitta son siège.

Ce qui se passait en lui, dans ce moment, ne pourrait se décrire.

Il allait s'élançer vers l'homme dont les paroles retentissent au plus profond de son cerveau et de son cœur.

La voix de Paul l'arrêta.

—Père, lui demandait le jeune homme, qu'avez-vous ?...

Pour la seconde fois Raymond reprit possession de lui-même.

—Je n'ai rien, mon enfant, répondit-il d'une voix presque alme. Je voulais appeler...

—Vous faut-il quelque chose ?

—Oui... du vin... tu vois, notre bouteille est vide.

—Justement, voici le garçon qui vient de notre côté... Garçon, donnez-nous, s'il vous plaît, une autre bouteille...

—Du même vin, monsieur...

—Oui, du même, n'est-ce pas, père ?

Raymond approuva du geste, et le garçon se mit en devoir d'exécuter l'ordre donné.

IV

L'entretien avait continué sous la tonnelle voisine.

Pascal le termina par ces mots :

—Votre succès est assuré, cher docteur, et si vous n'étiez riche et célèbre déjà, votre fortune et votre réputation seraient certaines...

—J'en accepte l'augure... répondit Jacques. Achéons notre synthèse et allons déjeuner.

—Nous avons du temps devant nous... Il n'est que onze heures et nous serons vite arrivés...

En ce moment le garçon reparut, apportant la bouteille de M. de Beaune et le dessert du père et du fils.

Raymond ne voulut pas laisser soupçonner à Paul tout ce qu'il y avait de douleur au fond de son âme.

Il se mit donc à causer avec une animation fébrile et une gaieté factive, tout en jetant de fréquents coups d'œil aux deux convives, afin de s'assurer qu'ils ne se levaient point encore pour partir.

Le déjeuner se termina.

—Redescendrons-nous à pied jusqu'à Charenton, père ? demanda Paul.

—Cela dépend de toi... Si tu ne te sens pas trop fatigué, je chercherai très volontiers...

—Je n'éprouve aucune fatigue... Je ne reculerais point de la double de chemin, et je crois que l'exercice est très bon pour moi...

—Tu as raison... Donc, c'est entendu. Nous marcherons en tenant un cigare...

—Un cigare ! répéta Paul étonné.

—Pourquoi non ?

—C'est vrai, pourquoi non ? Si j'ai été surpris, c'est que tu fumes si rarement...

—Une fois n'est pas coutume... Aujourd'hui, dans la campagne, au grand air, un cigare me fera plaisir...

—C'est que je n'ai point de cigares...

—Il y en a sans le moindre doute au restaurant... Voici mon porte-monnaie, va payer l'addition de notre déjeuner et rapporte des cigares...

—Oui, père...

Paul prit le porte-monnaie et se dirigea vers le restaurant.

A peine avait-il fait vingt pas dans l'île que Raymond se dressa vivement, et, tournant autour de la tonnelle qu'il venait de quitter, il pénétra dans le bosquet où se trouvaient le docteur Thompson et son secrétaire Pascal Rambert.

Les deux hommes le regardèrent avec un étonnement qui n'était point joute.

—Pardonnez-moi, monsieur, de venir ainsi me présenter à vous au mépris de toute convenance, leur dit Raymond d'une voix qu'étranglait l'émotion, mon indiscrétion et mon importunité ont une excuse... il s'agit du seul bonheur de ma vie... et vous le tenez dans vos mains...

—Expliquez-vous, monsieur, je vous prie... fit Jacques avec une politesse froide.

—Je déjeunais sous la tonnelle voisine de celle-ci, ce qui est arrivé jusqu'à moi de votre conversation m'a révélé que vous étiez médecin, et que votre science était profonde...

—Je suis médecin, monsieur, c'est vrai...

—Tout à l'heure vous regardiez mon fils, et en parlant de lui, de son état de santé, vous avez prononcé des paroles équivalant à une condamnation...

—Ah ! monsieur, répliqua Jacques d'un ton de regret, combien je suis désolé d'avoir parlé assez haut pour être entendu de vous !... je vous supplie de me pardonner.

—Ah ! monsieur, je bénis Dieu de vous avoir entendu !... Mon fils est anémique, avez-vous dit ?...

—Je l'ai dit, et cela n'est que trop vrai...

—Moi, reprit Raymond, je soupçonnais le mal, mais sans me douter de sa gravité... Vous, monsieur, du premier coup d'œil vous avez constaté le péril mortel, mais en ajoutant que vous auriez la certitude d'amener la guérison en moins de quatre mois par l'application du système que vous expliquiez à monsieur...

—J'ai cette certitude, en effet.

—Eh bien, monsieur, je viens à vous, suppliant. Ne repoussez pas ma prière !... Soignez mon fils, mon unique enfant, guérissez-le et demandez-moi tout ce que je possède, je vous le donnerai sans regret...

Avec son talent habituel de comédien, Jacques Lagarde joua l'émotion de manière à tromper l'observateur le plus sagace.

—En vérité, monsieur, dit-il, voilà une rencontre tout à fait inattendue ! Ce client, mon premier client français ! qui m'arrive dans des circonstances si singulières, me paraît pour l'avenir d'un très heureux augure... Je consens à soigner votre fils... mais à une condition...

—Laquelle, monsieur ? laquelle ? s'écria Raymond, quelle qu'elle soit, elle est acceptée d'avance...

—Cette condition, c'est que mes soins seront gratuits. J'agirai pour l'amour de la science et de l'humanité... Cette cure prouvera d'ailleurs aux médecins français, mes collègues, que, si je suis un homme de progrès, c'est en m'appuyant sur des faits prouvés et non sur de vaines théories... Comptez sur moi, monsieur, je traiterai votre fils et je le guérirai... Mais mon installation à Paris n'est point achevée... C'est dans huit jours seulement que je pourrai vous recevoir...

Pascal Saunier tira de son carnet un carré de papier sur lequel il écrivit un nom, un nom de rue et un numéro.

Pendant ce temps Raymond adressait ses actions de grâces à Jacques Lagarde.

—Oh ! monsieur, disait le pauvre père dont la douleur était un peu calmée, mais dont l'émotion restait profonde, guérissez

Ce numéro vous donne une chance de gagner 200 piastres.